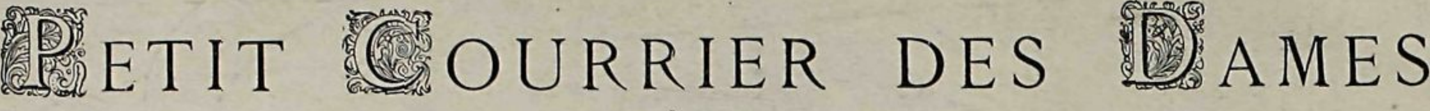

72e ANNÉE
JOURNAL DES DEMOISELLES
ET
Petit Courrier
des
DAMES
1892
1833
59
N° 1. — 9 JANVIER 1892
48 Rue VIVIENNE
PARIS

RENFERMANT
58 Gravures coloriées
200
Patrons et Annexes

JOURNAL DES DEMOISELLES

ET

TRAVAUX D'AIGUILLE
et
500 Gravures
intercalées dans le texte




PETIT COURRIER DES DAMES

RÉUNIS

Édition Hebdomadaire (Couverture blanche)

ON S'ABONNE A PARIS

48, rue Vivienne, 48

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES DES DÉPARTEMENTS ET

POUR L'ANGLETERRE

A Londres : Hachette, 18, King William Street, Strand W. C.
A Londres : Rolandi, 20, Berners Street, Oxford Street.
A Londres : Delizy Davies, 1, Finch Lane Cornhille.
A Londres : Sieglé.

POUR LA HOLLANDE

A Amsterdam : Feikema-Caarelsen.
A Rotterdam : Krammers.
A La Haye : Belinfante, frères.

POUR LA BELGIQUE

A *Bruxelles* : Lebègue, office de publicité.
A Bruxelles : Rozez, rue de la Madeleine.
A Bruxelles : Ramelot.
A Bruxelles : Sermon.
A Anvers : Sermon.
A Namur : Bois d'Enghien.
A Gand : Wuylsteke.

POUR L'ALSACE

A Strasbourg : Amel, 1, rue Brûlée.
A Mulhouse : Bufleb.
A Metz : Sidot.

POUR LA RUSSIE

A St-Pétersbourg : Mellier, Pont de Police, Maison de l'Eglise hollandaise.
A St-Pétersbourg : Viollet, 28, perpective Newsky.
A St-Pétersbourg et à Moscou : Wolf, frères.
A Varsovie : Viollet, 29, rue des Sénateurs.
A Varsovie : Sennewald.
A Moscou : Viollet, Stoleschnikoff péréoulok.
A Rostoff-sur-Don : Viollet, rue des Jardins.
A Odessa : Stadelmeyer, 18, rue Deribas.
A Tiflis : Evangouloff.
A Batoum : Nikoladzé.

POUR L'ALLEMAGNE

Par l'entremise des directeurs des postes de Cologne et de Strasbourg.

A *Leipzig* : Max Rube.
A Leipzig : Twietmeyer.
A Leipzig : Brockhaus.
A Berlin : Le Soudier, 2, Sppittelmarckt.
A Hambourg : Le Soudier, 18, Bec-Saint-Annen.
A Stuttgard : Le Soudier, 7, Post strasse.
A Francfort-sur-le-Mein : Le Soudier, 5, gr. Eschenheimerstr.

POUR L'AUTRICHE

A Vienne : Braumuller et Sohn.
A Vienne : Le Soudier, 2, Barbaragasse.
A Vienne ; Brockhaus.
A Budapesth : Revai, frères.

POUR LA SUISSE

A Zurich : Meyer et Zeller.
A Lausanne : Bardet.
A Berne : Huber et Cie.
A Genève : Stapelmohr.
A Genève : Cherbuliez.
A Neuchâtel : Berthoud.

POUR L'ITALIE

A Gênes : Beuf.
A Turin : Bocca.
A Turin : Brero.
A Turin : Casanova.
A Florence : Vieusseux.
A Milan : Dumolard.
A Rome : Bocca.
A *Rome* : Cilla.
A Gênes : Casareto, fratelli.

POUR L'ESPAGNE

A Cadix : Manuel Morillas.
A Madrid : Fuentes et Capdeville.
A Barcelone : Codbat et Piaget.
A Cadix : Ibanez.

POUR LE PORTUGAL

A Porto : V. Moré.
A Lisbonne : Rodriguez.

PRIX DE L'ABONNEMENT AUX DIVERSES ÉDITIONS

PAYS POUR LESQUELS ON PEUT RECEVOIR LE JOURNAL FRANC DE PORT	ÉDITION			ÉDITION HEBDOMADAIRE BLANCHE		
	mensuelle CHAMOIS	bimensuelle BLEUE	bimensuelle VERTE	1 AN	6 MOIS	3 MOIS
Paris	10	14	18	25	13	7 »
Département de la Seine (Hors Paris)	11	16	20	27	14	7 50
Départements, Algérie, Tunisie, Tripoli (ville)	12	18	22	29	15	8 »
Pays faisant partie de l'Union postale	14	19	24	35	18	9 50
Pays ne faisant pas partie de l'Union postale	18	24	30	45	23	12 »

Nous ne pouvons accepter de Timbres-poste, même pour le paiement d'UNE PARTIE du prix de l'Abonnement

NOUS NE RÉPONDONS QUE DES ABONNEMENTS QUI NOUS SONT DEMANDÉS DIRECTEMENT

Toute réclamation ou changement d'adresse doit être accompagné du NUMERO D'ORDRE, placé sur la bande du Journal, et nous parvenir : Les changements d'adresse, 8 jours *avant celui où le numéro doit paraître ; les réclamations,* 15 jours *au plus tard après celui où il a paru. — Les changements d'adresse nous parvenant après ce délai seront imputés au numéro suivant.*

PRIX DU NUMÉRO : 75 CENTIMES

(2e ÉDITION) **LE PIANISTE MODERNE** (2e ÉDITION)

Grand volume richement relié et doré sur tranches

PARIS, 6 fr. — DÉPARTEMENTS, 8 fr. *franco*

Album récréatif contenant 125 Mélodies ou Thèmes choisis de nos meilleurs Auteurs

La musique de toutes les écoles et des compositeurs les plus estimés se trouve représentée dans cette belle collectiou qui renferme les fantaisies, morceaux variés et transcriptions de nos opéras les plus célèbres. — Adresser un mandat de poste de SIX FRANCS pour Paris, et de HUIT FRANCS pour la France et l'Europe, à l'ordre du directeur du *Journal des Demoiselles*, 48, rue Vivienne.

JE SUIS REINE D'UNE MAISON

SOUVENIRS D'UNE JEUNE MARIÉE

Par Mme **F. GENDI,** *traduit de l'Italien*

Prix : 1 franc, franco

Adresser mandat de poste à l'ordre de M. Fernand THIERY, directeur du *Journal des Demoiselles*

48, rue Vivienne, 48

LA POUPÉE MODÈLE

JOURNAL des Petites Filles

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

UN AN

Paris, 7f. Départements, 9f.

DÉPARTEMENT DE LA SEINE 8 FR.

Les abonnements partent du 15 décembre

PARIS

48, RUE VIVIENNE, 48

LE JOURNAL DES DEMOISELLES ET Le Petit Courrier des Dames

En vente au bureau du journal :

PETIT SOLFÈGE ÉLÉMENTAIRE

Par H. FOLLET

Professeur de chant dans les écoles de la ville de Paris

[BROCHÉ, 1 FR. 20. — CARTONNÉ, 1 FR. 50

Le petit solfège progressif est spécialement composé pour les enfants qui commencent l'étude de la musique et pourra, je crois, être atile aux mamans qui guident leurs enfants dans ces premiers pas.

Les petites lecons qui y sont contenues ont été groupées et graduées avec beaucoup de soin afin que les jeunes élèves puissent apprendre aisément à vaincre les différentes difficultés de mesure et d'intonation et se préparer ainsi d'une façon sérieuse à l'étude du piano ou à son perfectionnement.

Ajouter 25 centimes pour recevoir franco.

En vente au bureau du « Journal des Demoiselles »

48, RUE VIVIENNE, 48

MANUEL

DU

JOURNAL DES DEMOISELLES

MÉTHODE POUR LES PRINCIPAUX TRAVAUX DE DAMES

8e ÉDITION augmentée

Orné de 445 figures et vignettes

PRIX DU VOLUME BROCHÉ :

Paris, 3 fr.—Départements et étranger, 3 fr. 50 franco

EN VENTE AU BUREAU DU JOURNAL :

LE

SAVOIR-VIVRE

DANS LA VIE ORDINAIRE

et dans les cérémonies civiles et religieuses

Par **ERMANCE DUFAUX**

PRIX DU VOLUME BROCHÉ :

Paris, 3 fr.—Départements et étranger, 3 fr. 50 franco

L'ART DE PLIER

LES

Serviettes de table

Par Mme AGNÈS VERBOOM

Illustré de **35** gravures représentant les modèles les plus nouveaux pour le pliage des serviettes de table, avec détails explicatifs pour l'exécution du travail.

Prix : 1 franc

L'expédition en province se fait contre envoi de 1 fr. 75 en timbres-poste.

EN VENTE DANS NOS BUREAUX, 48, R. VIVIENNE, PARIS

LIBRAIRIE THÉATRALE

14, rue de Grammont. — Paris

L'éditeur, Mme Michaud, choisit avec intelligence les pièces qui lui sont demandées, d'après les indications qui doivent lui être données très précises.

On trouve à la librairie des monologues, charades, pièces à deux personnages, etc., à jouer dans les salons ou dans les pensionnats.

Soixante-neuvième année

LE

JOURNAL DES ENFANTS

PARAISSANT LE 1er DE CHAQUE MOIS

Les abonnements partent d'un mois quelconque pour se terminer fin décembre

HISTOIRES, RÉCITS, CONTES, LÉGENDES JEUX, TRAVAUX DESSINS, GRAVURES, MODES POUR ENFANTS

PRIX, UN AN : { France. . . . 12 fr. / Etranger . . . 16 »

ON S'ABONNE

En envoyant par mandat de poste le prix proportionnel au nombre de numéros qui restent à publier.

A l'ordre de **M. FERNAND THIÉRY**

Directeur, 48, rue Vivienne, Paris

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.

MODES DE PARIS

Littérature, Beaux-Arts, Théâtres, Économie Domestique



Coiffure basse de bal ou de soirée.
De M. Lenthéric.

Modes



A mode est, cette année, charmante dans ses détails, et je ne sais vraiment pas pourquoi certaines d'entre nous semblent vouloir lui chercher noise. Je me demande si elles sont bien sincères en agissant ainsi. J'en doute parfois, car, en somme, ces femmes sont jolies, coquettes, même avec une pointe d'originalité. Mais n'approfondissons pas. Pour moi, je suis peu grondeuse de mon naturel, fort disposée à l'indulgence et pas du tout de l'avis, — je vous en préviens, — de celles qui prétendent, en tout temps, « qu'autrefois tout était mieux qu'à présent. » Je ne suis pas non plus pour cela une exagérée du présent, mais je pense que chaque époque a son charme — ses défauts aussi — et ce qui se fait est toujours joli, à de rares exceptions près, parce que c'est en harmonie avec tout ce qui nous entoure, comme avec notre manière de vivre. La mode n'est ridicule que lorsqu'on l'exagère ou lorsqu'on l'applique à faux. Il est certain qu'une femme de quarante ans ne peut porter la toilette d'une jeune fille de vingt ans, et *vice versa*. Ou bien, si elle s'habille ainsi, ce n'est pas la robe qui est



Coiffure de bal genre grec.
De M. Lenthéric, 245, rue Saint-Honoré.

ridicule, mais c'est la femme qui le devient sous cette robe-là... Le tout est donc de se mettre suivant son âge, sa situation et les circonstances.

Je m'adresse aujourd'hui particulièrement aux jeunes filles. Qu'elles veuillent donc me permettre un conseil, un bon conseil de sœur aînée, sinon de maman. Pour bien s'habiller, il n'est pas nécessaire de dépenser beaucoup d'argent. L'art de la femme consiste précisément à se mettre bien, à peu de frais. On voit quelquefois des jeunes filles charmantes, dont on admire beaucoup la toilette, et qui ne sont pourtant vêtues que d'une simple robe de crépon sans autre garniture qu'une ceinture de ruban nouée autour de la taille. Mais cette robe est d'une nuance assortie à leur teint, à leur chevelure; la coupe en est parfaite, et le tout forme un ensemble ravissant et plein d'harmonie d'où s'exhale un charme irrésistible, tandis qu'à côté d'elle, telle autre jeune personne, fort richement vêtue, n'arrive à s'attirer que des antipathies ou des critiques. Tout ce qui compose sa toilette est très beau, en soi, trop beau peut-être; mais cela manque précisément de ce qui doit être avant tout l'apanage de la jeunesse : La simplicité.

Rien n'est laid comme une femme qui ressemble à une châsse. Evitez donc de porter trop de bijoux à la fois. Un peu, éclaire la toilette, lui donne un cachet d'élégance suprême; trop, la tue. Et, pour les jeunes filles, j'ajouterai même : portez le moins de bijoux possible. Vous avez la jeunesse. C'est une fleur qui passe vite, hélas! et dont on n'apprécie toute la valeur que lorsqu'elle est effacée. Parez-vous de vos vingt ans, mesdemoiselles, c'est-à-dire de votre fraîcheur, de votre candeur, et aussi de votre bonté comme de votre modestie. Il n'est pas de pierre qui égale celles-là en éclat.

La bonté, voyez-vous, elle est, ou elle devrait être, toujours de mode. Et la femme n'est vraiment belle que lorsque son âme en est saturée et que ses traits la reflètent.

Dans le budget, si modeste soit-il, que votre mère vous alloue pour vos colifichets, sachez distraire une petite somme. Employez cette réserve à offrir un de ces riens charmants, qui complètent si agréablement une toilette, à une de vos amies moins fortunée que vous-même. Vous vous serez privée, sans doute, mais combien la joie que vous ressentirez de celle procurée par vous sera plus grande cent fois que votre privation elle-même. La proportion n'existe pas en pareille circonstance. Et je vous affirme, moi, que vos traits auront gagné en beauté par votre expression justement heureuse, tout ce que votre toilette aura perdu en ornement superflu.

A propos de ces riens charmants que l'on peut multiplier et varier à l'infini, je vous recommande beaucoup les *cols-bavettes* qui se portent en ce moment. Ils se font en dentelle, en guipure, en mousseline de soie ou en tulle brodé. Leur nom indique leur forme. Un de ces cols, appliqué sur un corsage quelconque, lui donne de suite un petit air de coquetterie charmante. Pour le concert ou le théâtre, c'est tout à fait commode.

Avec un corsage-veste, on porte davantage les *chemisettes* ou *bouffants*, dont on varie la nuance à volonté. Le *gilet*, lui, est ajusté et se fait en étoffe de soie à ramage ou bien en drap clair. En satin uni; on le couvre de broderie. Et, si vous êtes coquettes, voilà de quoi utiliser l'adresse de vos doigts, et occuper quelques-unes de vos soirées d'hiver.

Ce genre de travail n'est pas du tout absorbant. Il a donc tous les avantages, puisqu'il satisfait votre coquetterie en augmentant celle de votre robe, et ne nuit aucunement au plaisir de la conversation.

Ah! la conversation, voilà un art que nous devrions bien ressusciter! C'est en cela qu'excellaient nos mères. La mode, je ne sais pourquoi, semblait l'avoir complètement délaissé en ces temps derniers; mais il renaît un peu en certains salons. Et c'est là un effort qu'il faut encourager. Savoir causer est un don qu'on augmente encore par la culture de l'esprit et la bienveillance de ses appréciations. La mode se mêle de tout. Eh! bien, faisons qu'en 1892, elle ait rendu à nos salons cet art éminemment français... Et nous aurons ainsi fait acte de patriotisme et de bon goût.

MARIE-BERTHE.

VISITES DANS LES MAGASINS

Chez Mme Pelletier-Vidal, 19, rue la Paix, se drapent et s'étalent les plus délicieuses étoffes pour robes et costumes de bal. Des nuances idéales, des tissus vaporeux auxquels suffit une très simple garniture. Jugez-en par la description de quelques modèles entrevus. Costume en gaze rose thé brodée de fleurettes camaïeu. La jupe, taillée en plein biais, posée sur une sous-jupe de la même coupe garnie de trois petits volants déchiquetés, légers et mousseux, sur lesquels repose le bas de la jupe de gaze.

Le corsage décolleté, drapé de plis qui remontent au milieu, se pince, en pointe, de quelques fronces; de même au dos, dont la fermeture est cachée sous un pli. Un dépassant de gaze au décolleté; sur les épaules, des nœuds assez volumineux. A la jupe une ceinture drapée relie le corsage, qui se perd dessous.

Quel goût se montre dans cette façon simple, et quel talent il faut pour rendre cette simplicité très élégante! C'est le secret de Mme Pelletier-Vidal.

* * *

MAISON LEFÈVRE-CABIN, ANCIENNE MAISON SAJOU

74, boulevard Sébastopol

Nous avons parlé dernièrement des tapisseries coloriées sur canevas de la maison Lefèvre-Cabin, ancienne maison

Sajou, 74, boulevard de Sébastopol, qui sont aussi artistiques et meilleur marché que les tapisseries tramées. Cette ingénieuse invention offre aux acheteuses une réelle économie et leur facilite le travail. Quant à l'assortiment, il est compté à raison de 8 fr. la livre de belle laine de Hambourg.

Si nous revenons sur ces renseignements, c'est que nos lectrices nous ont demandé si l'on peut trouver ainsi coloriés des paravents et de grandes banquettes de fenêtre. Certainement, ces objets de tous les styles : fauteuils, chaises, tabourets, etc., etc., se trouvent coloriés et la maison Sajou se charge même de faire composer et colorier, d'après les indications données, des tapisseries selon le genre de style désiré. Les tapisseries de style de cette maison sont superbes. Que de sujets variés, artistement faits ! Que de genres divers ! Les fleurs, mariées à des enroulements de ruban, forment des dégringolades naturelles ; les paysages, animés de ruines, de personnages ou d'animaux, sont amusants à regarder après avoir amusé à les faire.

La maison Lefèvre-Cabin, toujours d'une extrême obligeance, l'est encore plus pour nos abonnées.

***

VELOUTINE C. FAY

9, rue de la Paix

Plus de couperose, de hâle, de rougeurs. La Veloutine C. Fay, 9, rue de la Paix, les fait disparaître ou les atténue. Que le teint perde de son éclat, que la peau se bistre, se ride ou se fane, une application de Veloutine dissimule ces ennuis sous son léger duvet transparent, invisible, duvet impalpable, doux et flatteur au possible. Cette poudre exquise, qui s'adresse à la coquetterie et à l'hygiène, puisqu'une partie de bismuth entre dans sa manipulation, peut sans s'altérer traverser les mers.

La maison Fay l'expédie directement s'il ne se trouve pas de dépôt dans la ville que l'on habite.



Elégante veste d'intérieur en soie Louis XVI bleu pâle et or.
De Madame Gradoz, 67, rue de Provence.

Explication des Gravures noires (pages 1 et 3)

Coiffure de bal genre grec. — Onduler d'abord les cheveux, les relever ensuite et leur faire former une coque un peu haute ; derrière la tête, placer autour le petit cercle de bouclettes appelé *pembé*. Sur le front, un petit pouf frisé très léger.

Coiffure basse de bal ou de soirée. — Les cheveux ondulés et réunis tous ensemble dans la main, leur faire former trois coques et faire sortir du milieu la pointe bouclée des cheveux ou quelques bouclettes grecques. Sur le front, une légère mèche frisée rejetée en arrière et de légères boucles sur le front.

Elégante veste d'intérieur en soie Louis XVI bleu pâle et or. — Le devant, garni d'un bord très étroit de zibeline, ouvre sur un jabot de dentelle crème tombant en spirale un peu audessous de la taille. Une grosse ruche de crêpe lisse maïs fait le col. La manche large est soulevée à la saignée par quelques plis fixés sous un nœud de ruban glacé jaune; un bord de zibeline garnit le bas.

Explication de la Gravure coloriée 4867

Toilette de réception en moire antique grise pékinée de satin. — Jupe collante taillée en biais, garnie, tout au bas, d'un petit bouillonné que surmonte une tête de dentelle blanche.

Le corsage est finement bouillonné aux entournures pour former, de chaque côté du milieu du devant, une coquille molle encadrant un jabot de dentelle qui cascade jusqu'au bas de la taille.

Manches vagues terminées par une dentelle blanche rabattue.

Bottines en satin gris. Gants de Suède.

Toilette de dîner en veloutine vieux rose. — La jupe, de plein biais, est ornée au bas d'une haute bande de velours fixée par un cache-point ondulé en passementerie mate de même ton. La couture de chaque lé est couverte par un cache-point de passementerie.

Le corsage se perd sous la jupe et sous la ceinture de velours. Taillé en biais devant, froncé à la taille et agrafé derrière, il reçoit un empiècement de passementerie.

La manche, taillée en biais et d'un seul morceau, a, pour faire tourner le coude, trois petits plis faits au commencement de la couture, couture qui commence au coude. Elle se couvre de passementerie.

Col en velours. Belle passementerie sous la ceinture.

Bas de soie noirs. Souliers en satin noir. Gants de Suède. (Patron découpé du corsage.)

CHRONIQUE



Bonne année ! Bonne année ! Que de lèvres ont prononcé ces deux mots il y a tantôt dix jours : lèvres d'enfants, caressantes et joyeuses ; lèvres souriantes des jeunes qui espèrent ; lèvres pensives, ou railleuses, ou tristes de ceux qui savent — se rappelant... — ce que deviennent tant de vœux prodigués généreusement dans cette aube de l'année commençante

Comme de coutume, les personnes chargées de paquets se sont montrées légion le 1er janvier ; les promeneurs ont envahi les boulevards, et les modestes petites boutiques qui s'y dressaient pour l'instant ont reçu des regards admiratifs ; les cochers n'ont point manqué d'être intraitables à souhait ; par contre, les concierges se sont montrés d'une amabilité inattendue. Au seuil des églises, les pauvres sont apparus, dans certaines paroisses riches, nombreux comme les sauterelles du désert ; et il s'est trouvé, çà et là, des fillettes de seize à dix-huit ans qui, tout en faisant l'aumône à quelque garçonnet, lui ont bien vite demandé son nom, se souvenant que « le nom du premier pauvre auquel elles donnent le 1er janvier, est celui de leur futur époux », dit la légende... Et chacun sait quelle part de vérité entre dans les légendes...

Maintenant, la jeune année règne donc avec cette autorité que personne au monde n'aurait le pouvoir de lui enlever ; et elle a commencé par ouvrir la période des réceptions, ainsi qu'une nouvelle arrivée qui veut se faire bien accueillir, et marquer gaiement sa venue.

Tout d'abord a été célébrée la Fête des Rois, qui crée des souverainetés bien éphémères, mais que plusieurs apprécient et jugent charmantes. Seulement, il faut reconnaître que l'antique fève se fait de plus en plus rare dans le gâteau traditionnel, et cède la place à de minuscules personnages en porcelaine d'une laideur sans prétentions... Mais cette innovation a pour effet de jeter des opinions bien erronées dans certains cerveaux enfantins.. Un petit garçon de huit ans, auquel son professeur demandait ce que c'était qu'une fève, ne répondit-il pas en la définissant sans hésitation : « Un petit bébé de porcelaine pour les galettes des Rois. »

Combien doivent se voiler la face les pâtissiers qui faussent ainsi les idées de leurs jeunes contemporains, et cela à une époque telle que la nôtre, où de sages moralistes proscrivent même les contes de fées des lectures enfantines, afin que l'imagination des petits s'attache à la seule vérité... Ne faut-il point les garantir contre les rêves indécis, mystérieux et charmants dont plus tard, quand, bon gré mal gré, ils auront appris la vie réelle, ils aimeraient à se souvenir comme de ces songes exquis et fugitifs que l'on se rappelle avec un sourire imperceptiblement attendri... Il est admis aujourd'hui par plusieurs puissances compétentes que rien n'est puéril et pernicieux comme de faire connaître aux enfants les belles princesses vêtues de robes couleur de soleil, ou endormies pendant cent années ; les petits souliers dignes de fées que trouvent les fils de roi ; les bottes magiques franchissant des lieues d'un seul pas ; et enfin les marraines généreuses qui transforment les citrouilles en carrosses pour le plus grand plaisir des filleules désolées... Maintenant, on donne aux petits des livres tout imprégnés d'un parfum de science plus ou moins prononcé, qui les enchante également plus ou moins...

Est-il étonnant qu'à une époque où certains s'efforcent ainsi de faire des enfants des jeunes êtres déjà pratiques et nullement disposés à devenir la dupe de leur imagination ou de leur sensibilité, il existe une personne très fière de posséder un bijou aussi rare que macabre, un collier fait de trois rangées d'yeux humains enchâssés dans une monture d'or vierge. Ce collier, unique, il faut l'espérer, est la propriété d'un richissime négociant américain qui, plein de condescendance pour la curiosité publique, le fera paraître à l'Exposition de Chicago. Et maintenant, d'où viennent ces yeux ? D'antiques sépultures des Incas, récemment découvertes au Pérou. Là, les momies se rencontrent à profusion ; et les amateurs peuvent les acquérir sans courir le moindre risque de se ruiner. De là, l'idée ingénieuse venue à l'explorateur de ces cimetières délaissés depuis des siècles, de créer un collier tel que n'en aurait jamais possédé, sans doute, un mortel civilisé... — Chez les sauvages, c'est une autre affaire !

Et les pauvres yeux où tant d'impressions ont peut-être jeté leur reflet, qui ont peut-être exprimé tant de choses douces ou terribles, tant admiré ou tant aimé, recevront de nouveau, dans une Exposition, la caresse du soleil que leurs prunelles mortes ne voient plus. Leurs cristallins, que les aromates employés pour l'embaumement ont nuancés d'étranges teintes orangées, ne ressemblent plus maintenant qu'à de belles pierres aux tons irisés et changeants... Il ne nous reste plus qu'à souhaiter que, à la suite de l'exhibition de ce collier, la mode ne vienne pas de porter des bijoux ayant une pareille origine.

Pour l'instant, les Parisiennes ne songent guère à se parer ainsi ; elles sont absorbées par la série des visites que la saison leur rend obligatoires. *Chaque jour, de trois heures à sept heures et* demie, et même davantage, les salons fleuris comme des jardins, abritant des palmiers et autres plantes exotiques tout comme des serres, doucement éclairés par la clarté des hautes lampes voilées d'abat-jour vaporeux, les salons donc voient se succéder une suite de visiteuses qui ne *sauraient manquer d'être charmantes, étant donné* qu'avant de sortir toutes se sont efforcées — dans un but purement esthétique — de mettre en lumière toute la somme de beauté dont l'excellente nature les a gratifiées.

Aussi les visiteurs masculins ont-ils le plaisir de voir surgir, d'instant en instant, de jolies ap*paritions brunes ou blondes, minces dans la* longue robe plate et traînante, la taille affinée par l'ampleur des manches bouffantes ; quelques-unes enveloppées dans le petit collet Louis XV de velours ombré bordé de zibeline, recouvert jusqu'aux épaules par une pèlerine de vieille guipure; et toutes emplissant le salon de bruissements soyeux, de parfums subtils, d'un murmure animé de causeries et de rires, surtout vers la table de-lunch, où brille le samovar d'argent, au milieu d'un parterre de sandwichs et autres choses savoureuses destinées à être dégustées par les amateurs.

Il serait peut-être audacieux d'affirmer que la conversation est alors pourvue de qualités transcendantes et digne de prouver à M. Jules Simon, sceptique sur ce chapitre, que les femmes savent encore causer. Mais, à coup sûr, elles effleurent bien des sujets : réceptions, mariages à venir, soirées théâtrales et même représentations du Théâtre libre, celles-là racontées avec des sourires scandalisés et d'expressifs : « Oh ! ma chère, c'est une horreur ! N'allez jamais là !... » Par aventure aussi, quelque jolie mondaine ayant des prétentions artistiques, émet, tout en mordillant son pain au foie gras, une opinion sur l'une des Expositions qui commencent à foisonner.

Combien en effet, depuis un mois, se sont ouverts et fermés de ces petits Salons ! Dans les galeries du Théâtre d'application, M. Sinet, le peintre de la très célèbre Yvette Guilbert, a présenté au public une série de pastels fort parisiens dans lesquels les clubmen, en particulier, étaient croqués partout et dans toutes les attitudes, au théâtre, au cercle, au bal, etc., — et non pas toujours croqués de façon très flatteuse.

Puis un artiste étranger a appelé les visiteurs dans son atelier ; c'était le statuaire russe Antocolsky qui jouit de la faveur toute particulière du tsar, lequel a déjà acquis un grand nombre de ses œuvres. Est-ce parce que, non content d'être un puissant artiste, M. Antocolsky a entrepris de ressusciter, par le marbre, les héros de son pays, ou les fondateurs mêmes de la patrie russe, à commencer par Pierre le Grand...

Pour son compte, la salle de la rue de Sèze, après avoir abrité, il y a quelques semaines, une curieuse exposition de faïences, s'est de nouveau ouverte aux peintres qui participent à l'Exposition internationale. M. Lagarde y a, comme tou*jours, des effets de soir d'une poésie intense et* voilée ; M. Billotte, quelques-uns de ces coins de banlieue qu'il affectionne ; M. Zorn, de délicieux effets de lumière, surtout dans son *Soleil de Minuit* ; M. Dinet, des scènes algériennes et particulièrement une *Fête de Nuit* qui nous montre une almée dansant à la lueur de lampions devant *la foule accroupie.*

Jadis les peintres semblaient avoir pour objectif de représenter la beauté ou la laideur des êtres dans sa forme, sa couleur, son expression. Maintenant ils veulent rivaliser avec les psychologues, poètes et prosateurs, et exprimer, eux aussi ! des états d'âme. De là, l'école des symbolistes en *peinture qui, s'unissant à* celle des *impression*nistes, a eu, à son tour, son petit Salon particulier. L'on y a pu voir le symbolisme dans toute son horreur, révélé par un *Effet d'orage*, tout à fait... étrange. Par bonheur, il a revêtu une forme un peu moins extravagante avec le chevalier de M. Bernard, s'élançant tout bardé de fer vers des monstres, dans un décor fantastique ; puis aussi avec le *Motif d'effroi* de M. Denis qui nous montre deux têtes livides et épouvantées, aux yeux dilatés par la vision intérieure de quelque chose de terrifiant. Peut-être les propriétaires de ces deux têtes se souvenaient-ils de détails effrayants donnés sur un horrible crime quelconque.

Il est positif que la majorité du public sera déroutée par l'aspect... inattendu de certaines manifestations de l'école symboliste. Mais elles sont surtout destinées à charmer ceux-là qui admirent de confiance et à outrance tous les novateurs, quels qu'ils soient.

N'existe-t-il pas dans Paris même, de très chauds et très sincères admirateurs de cette *Hedda Gabbler* que le Théâtre libre a représentée à la grande désolation de M. Sarcey dont l'esprit bien français, épris de bon sens et de clarté, ne peut se faire à certaines œuvres aussi exotiques que brumeuses ? Peu ne s'en est fallu, peut-être, qu'il ne suivît l'exemple de ce spectateur qui, assistant à la représentation d'une pièce de la nouvelle école, se leva, pressa, avec désespoir, son front entre ses mains en s'écriant : « Je ne comprends rien ! Je ne comprends rien !... » Puis se rassit.

Ce qui a été le plus goûté dans la représentation d'*Hedda Gabbler*, c'est la conférence de M. J. Lemaître, qui l'a précédée. A entendre M. Lemaître, il semblait que rien ne fût plus aisé que de pénétrer le mécanisme de ces âmes scandinaves ; mais quand les personnages eux-mêmes sont venus exprimer leurs idées, leurs sentiments, leurs passions, l'horizon des spectateurs s'est voilé...

Bien autrement simple — en tant que livret — est la compréhension du nouvel opéra *Thamara*, qui vient de nous être donné. L'auteur s'est inspiré du récit de la Bible, concernant Judith ; mais

Toilette de visite en soie noire à rayures maïs, ornée de guipure noire. — Jupe plate avec demi-traîne disposant les rayures en A au tablier et en biais aux lés de derrière.

Corsage pris sous la jupe, garni en pointe dans le haut d'une chemisette de mousseline maïs; rayures en V contrariant celles de la jupe.

Habit en guipure noire, laissant voir les rayures au travers; ouvert, devant, sur le corsage dont il encadre le gilet.

Manche en guipure très large du haut, où elle est froncée dans le milieu jusqu'au coude; le bas, très collant, est fermé par des petits boutons noirs.

Petite capote coulissée en tulle noir, bord de dentelle maïs; garniture d'ailes noires et de velours noir.

Brides étroites en velours noir.



Toilette de visite en soie noire à rayures maïs ornée de guipure.
De Madame Pelletier-Vidal, 19, rue de la Paix.



Peignoir Watteau en flanelle foulée rose pâle (devant).
De Madame Galardi, 4, boulevard Malesherbes.

Peignoir Watteau en flanelle foulée rose pâle (dos et devant). Le devant froncé à un empiècement carré est orné, de chaque côté de la patte qui cache les boutonnières, d'un galon crème brodé d'un point d'épine en soie rose; l'écharpe-ceinture qui serre la taille reçoit la même garniture, de même que l'empiècement.

La manche pagode, ouverte intérieurement et extérieurement, est froncée un peu au-dessous du coude; l'ouverture intérieure marque deux pointes rabattues.

Le dos du peignoir forme le gros pli Watteau fixé au col, tombant en coquilles jusqu'au-dessous de la taille où il s'arrête en pointe; l'écharpe-ceinture le traverse au milieu en passant par de longues boutonnières.

Grosse ruche en flanelle, très haute derrière et rabattue en pointe devant, bordée ainsi que le pli Watteau, d'un galon crème.



Peignoir Watteau en flanelle foulée rose pâle.
(Vu de dos).

Cache-corset en batiste, orné de dentelle. — Des bandes de batiste séparées par des entre-deux de dentelle font le dos et le devant; la ceinture Hélyett, qui dessine exactement la taille, est faite d'étoffe et de trou-trou; au bas, un léger volant de batiste.

Le haut est garni d'un large entre-deux de dentelle et d'un trou-trou dans lequel se glisse un ruban; au-dessus, dentelle froncée. L'emmanchure est garnie de trou-trou et de dentelle.

Cette jolie nouveauté se fait en batiste de coton de toutes couleurs, et c'est charmant; on peut la faire également en surah ou en pongés.



Cache-corset en batiste avec ceinture trou-trou.
De Madame Galardi.

Toilette de visite en velours de chasse gros bleu, garniture de velours changeant et marabout noir. — Jupe plate en velours gros bleu sans doublure ni fond de jupe.

Corsage drapé en velours uni changeant rose et marron, orné d'un marabout noir dessinant un corselet; le dos drapé en fichu croisé encadrant une pointe de velours bleu.

Manche en velours changeant, cloche en velours de chasse bordée de marabout. Ceinture et col en galon d'or brodé de pierreries.

Chapeau à bord plat, en feutre pelucheux marron, orné d'une touffe de plumes ombrées rose et marron. Draperie de velours.



Toilette de visite en velours de chasse gros bleu, garniture de velours changeant et de marabout noir.
Modèle de Madame Galardi, 4, boulevard Malesherbes.

Thamara n'est cependant point aussi farouche patriote que l'héroïne juive ; elle hésite bien à frapper, et quand elle l'a fait, elle se tue pour ne point survivre à sa victime. Il est vrai qu'elle l'aimait ; ce en quoi, elle différait de son émule Judith qui n'était animée d'aucune sympathie particulière pour le général assyrien.

Thamara a été donnée presque au moment où s'ouvrait l'ère vite écoulée des vacances du Jour de l'an. Mais à un opéra, si beau qu'il puisse être, les jeunes, très jeunes spectateurs, préfèreront toujours hautement un spectacle tel que *Michel Strogoff*. Et la pièce de MM. Jules Verne et d'Ennery a été plus que jamais en faveur auprès d'eux. Entre deux épisodes de leur drame, les auteurs avaient ingénieusement trouvé moyen de faire apparaître la flotte française... Ce qui aura certainement eu pour effet de pénétrer de sentiments tout à la fois russophiles et patriotiques la phalange des collégiens réunis au Châtelet pour entendre le héros jeter son cri désormais célèbre : « Pour Dieu, pour le tzar et pour la patrie ! »

CONSTANCE.

PENSÉES ET MAXIMES

Le mal dont autrui s'est rendu coupable n'était rien en comparaison de celui que vous faites en le rapportant. (AUGUSTA COUPEY.)

***

Si élevé que soit l'arbre, les feuilles tombent toujours à terre. (PROVERBE PERSAN.)

***

Les pauvres qui ne sont point envieux ont toute la vertu qu'on peut exiger des hommes. (ARMAND HAYEM.)

***

La jeunesse n'a pas assez souffert pour savoir consoler. (E. LEGOUVÉ.)

COURAGE DE FEMME



COMMENCÉE depuis plus de deux heures, la partie de lawn-tennis allait finir. Tant pis vraiment, car le spectacle était joli de ces quatre jeunes femmes, sveltes et souples, vêtues de flanelle blanche, qui couraient, sautaient de droite et de gauche à la poursuite de la balle folle, rasant d'un vol horizontal la bande rouge du filet.

Et quel cadre à ce vivant tableau ! A droite, la plage de Dinard, toute grouillante de baigneurs ; à gauche, la côte dentelée s'étendant depuis Saint-Enogat jusqu'aux lointains brumeux du cap Fréhel ; au fond, la grande mer aux lames majestueuses, frangées de blanc, où le soleil, déjà bas, mettait un sillon d'or étincelant.

Bien que Françaises toutes quatre, les joueuses sacrifiaient à la mode du jour, et, se livrant à un sport anglais, se croyaient obligées d'employer des termes anglais. Les *fifteen... thirty... forty... advantage... gagned...* se croisaient dans l'air. A peine, entre deux parties, quelques minutes de repos. Pendant ces courts arrêts, elles s'asseyaient sur un banc étroit, en bois grossier, serrées les unes contre les autres. Les pieds croisés, la raquette à la main, à peine essoufflées, elles causaient, riaient, discutaient les coups. Une vapeur de jeunesse et de santé semblait planer sur elles. On les sentait vigoureuses, hardies, entraînées dès l'enfance aux exercices violents. Le sang était léger et pur, qui coulait dans leurs veines et colorait leur visage, hâlé par les brises de mer. Une éducation intelligente, s'inspirant, sans les pousser trop loin, des usages d'outre-Manche, les avait faites résistantes, aptes aux combats de la vie. Elles étaient nées à temps pour profiter de ce goût très vif pour les jeux de plein air qui semble s'acclimater chez nous depuis quelques années, au grand profit physique des générations futures, mais peut-être, assurent quelques esprits timorés, au désavantage de leur développement intellectuel.

Et, en regardant ces belles personnes, bien plantées sur les hanches, d'une élégance robuste, colorées de rose par un dernier rayon de soleil, on ressentait comme une impression vague d'antiquité, on concevait une vision fugitive de la Diane moderne, moins noble mais plus mignonne que la Diane classique, une Diane vêtue chez Creed, chaussée chez Helstern, et remplaçant l'arc et les flèches par le *choke-bored* ou la ra-

quette de tennis. Le sport! le sport! Tout pour le sport!

***

Après un dernier « jeu » chaudement disputé, la partie était terminée. Vu l'heure tardive, et en dépit des protestations du camp vaincu réclamant une revanche immédiate, on quitta le *cort* et on descendit vers Dinard, où la nuit tombait déjà.

Elles s'engagèrent à la file, dans le sentier escarpé qui contourne la falaise. Leurs pas solides, cadencés, sonnaient nettement dans le silence, où montait le murmure des vagues se brisant en bas. Bientôt les fines silhouettes disparurent une à une, s'enfoncèrent dans l'ombre, tandis que, pendant quelques secondes encore, flottait un bruit léger de rires frais et de pierres roulantes. Puis, tout s'éteignit, je demeurai seul...

Et alors, par un contraste étrange, mais logique, voici que je me mis à penser à tante Herminie. Oui, certes, le contraste était bizarre, car rien ne ressemblait moins à ces vigoureuses et alertes gaillardes que tante Herminie, tante *Ninie*, comme nous l'appelions.

Quand je vins au monde, elle était déjà fort âgée, mais elle n'avait jamais été jeune. Dernier rejeton d'une famille nombreuse, née de parents plus que quadragénaires, on ne l'avait élevée qu'à grand'peine. Toute sa vie elle était restée frêle et délicate, oppressée à la moindre marche, exténuée par le moindre effort.

Mon plus lointain souvenir d'enfant me la représente dans son petit appartement, boulevard Bonne-Nouvelle, en face du Gymnase. Je la vois assise près de la fenêtre constamment fermée et garnie d'épais bourrelets, les pieds sur une chaufferette allumée été comme hiver. Petite, très maigre, toujours vêtue de noir, elle disparaissait presque dans le vaste fauteuil à oreilles qui l'encadrait. Elle parlait peu, d'une voix éteinte, voilée, qui paraissait venir de loin, de très loin dans le passé. Ses gestes étaient rares, lents, amortis. Ses mains pâles semblaient se mouvoir dans l'air comme à regret, par crainte de l'agiter, d'y créer quelque courant pernicieux. A la voir si invraisemblablement débile et ténue, on se demandait par quel prodige cet être marqué pour une mort rapide avait pu arriver à quatre-vingts ans.

Des soins constants avaient accompli ce miracle. Restée fille volontairement, peut-être par quelque instinctive conscience de sa faiblesse, elle s'était ainsi soustraite aux dangers de la maternité. Puis, tout le long de son existence, ç'avait été une suite de précautions infinies, de craintes exagérées. Un dîner en ville, une promenade, une course à pied ou en voiture l'effrayaient. Ses seuls et rares voyages avaient été de Corbeil, où elle était née, à Paris, où elle est morte. Et chaque fois elle avait pensé expirer d'émotion ou de fatigue. Quant au chemin de fer, elle n'avait jamais voulu en entendre parler, et s'étonnait que d'autres eussent le courage de se confier à ces terribles machines.

Sa santé était sa grande préoccupation. Fille d'une époque où l'hygiène n'était guère connue, au lieu de rechercher l'action tonique de l'exercice et du grand air, elle se confinait dans son appartement dès le plus insignifiant malaise, se couvrait de tricots et de pelisses, s'inondait l'estomac de tisanes, de sirops. Pendant les dernières années, elle ne sortit plus. Elle avait à portée de la main une petite bonbonnière en écaille, pleine de morceaux de jujube, et y puisait à tous instants. C'était la seule chose qu'elle offrit à qui la venait voir, non sans un compliment à l'adresse du produit « souverain contre le rhume », ajoutait-elle. La seule exception qu'elle fit était en ma faveur. A peine avais-je mis le pied sur le carrelage rouge de la pièce d'entrée — je le vois encore, ce carrelage ! — qu'avant même de m'embrasser, elle prenait sa bourse en mailles bleues, tirait une pièce de deux sous qu'elle remettait sans mot dire à la vieille Agathe. La servante sortait, pour remonter quelques minutes après, avec une tranche de galette chaude dans un papier beurré. Oh ! la galette du Gymnase ! Tante Herminie !... Comme cela est loin !

Mais ce corps frêle, que toute impression matérielle affectait douloureusement, servait d'enveloppe à une âme généreuse, vaillante, capable des plus rares dévouements. Une flamme intérieure éclairait encore, malgré l'âge, les petits yeux bleus au regard alerte, toujours en mouvement dans un visage exsangue et parcheminé. Cette femme, on le sentait tout de suite, avait vécu d'une puissante vie interne; chez elle, suivant l'expression populaire, la lame avait usé le fourreau.

Non que l'esprit de tante Herminie fût de haut vol, loin de là. Comme pour la plupart des filles de son époque, son instruction avait été fort négligée, et ses batailles avec l'orthographe étaient presque toujours des défaites. Mais elle avait des sentiments bien placés, un ardent enthousiasme pour les nobles causes, un jugement droit, un sentiment très net du devoir. Elle avait su, dans les moments critiques, faire preuve d'un réel sang-froid. Elle était de ces êtres souffreteux de corps, mais énergiques d'âme, qui, passant leur vie à côtoyer la mort, en arrivent tout doucement à se familiariser avec elle et savent, au moment venu, l'accueillir sans révolte, sans faiblesse, presque sans surprise, comme une voisine souvent entrevue, dont la visite est annoncée depuis longtemps.

Elle avait bien manqué la recevoir, cette visite, pendant la Terreur, vers sa vingtième année. Peu s'en était fallu que la pauvre tante Ninie ne rendît à Dieu sa petite âme vaillante. Son courage, son énergie l'avaient sauvée, et non seulement elle seule, mais dix hommes avec elle. Dix hommes sauvés par cet avorton féminin !

A cette époque, en effet, tante Herminie, déjà orpheline de père et de mère, habitait, près de Corbeil, l'abbaye de Mauvoisin désaffectée et devenue bien national. Elle était là avec deux vieilles dames, Mme Maréchal et Mme Badouillet,

la première grande et sèche, la seconde petite, grosse et borgne. Un soir... Mais mieux vaut laisser la parole à tante Herminie. Aussi bien je crois l'entendre encore me contant cette histoire qui me passionnait, que je lui faisais répéter sans cesse. Oh! oui, je l'entends, avec sa voix couverte, comme ouatée, cherchant souvent ses mots, s'embrouillant dans les noms et dans les souvenirs, et s'interrompant de temps en temps pour prendre dans sa boîte d'écaille un morceau de jujube qu'elle laissait fondre lentement le long de sa joue pour le remplacer aussitôt fondu...

— ... L'histoire? tu veux que je te la raconte encore, l'histoire, mon petit? Eh bien, c'était dans les temps... Nous étions ce soir-là près de la cheminée; Mme Maréchal et moi, nous causions; Mme Badouillet s'était endormie. Il pouvait bien être dix heures. Dehors il faisait du vent, un très grand vent, avec un beau clair de lune... Oh! je me souviens bien. Soudain on frappa à la porte...

Il faut te dire auparavant que, dans la journée, il était arrivé une troupe de soldats, une centaine environ. Leur chef, un grand roux, nous avait montré un papier, un billet de logement. Ils s'étaient installés dans la chapelle et y avaient passé la journée à boire, à chanter, à jouer aux cartes. Un tapage infernal. Le soir venu ils s'étaient calmés et dormaient tous maintenant pêle-mêle.

Tu comprends, petit, que ce n'était pas bien rassurant pour trois femmes seules, ce voisinage-là. Le mari de Mme Maréchal était absent, Mme Badouillet était veuve, et moi orpheline. Aussi nous étions-nous verrouillées dans la petite salle du rez-de-chaussée, située entre la route et la chapelle. Et c'est là que nous étions quand on frappa au dehors, comme je t'ai dit.

Mme Badouillet se réveilla en sursaut, et nous nous regardâmes toutes les trois, droites, avec des yeux effarés. Au bout d'un moment, on frappa encore, plus fort cette fois. Nous étions bien tentées de faire les sourdes, comme tu penses. Mais on ne badinait pas alors. En refusant l'hospitalité à des patriotes, on passait pour suspect, comme ils disaient, et aussitôt la guillotine. Ce n'était pas long!

Mme Maréchal se mit à réciter des prières; Mme Badouillet tremblait de tous ses membres. D'ailleurs, c'était moi la plus jeune. Je dus aller ouvrir.

Des hommes étaient là, couverts de grands chapeaux, faisant un groupe noir sur la route. Ils semblaient harassés, leurs souliers étaient couverts de poussière.

Mon premier mouvement fut de leur fermer la porte au nez : mais l'un d'eux fit un pas, étendit la main, et, d'une voix basse, frissonnante :

— Asile, citoyenne, donnez-nous asile pour la nuit. Nous mourons de fatigue... Pitié!

Un murmure sortit du groupe :

— Pitié! pitié!

— Qui êtes-vous? demandai-je.

— Des fugitifs..... des députés de la Gironde..... On nous poursuit, sauvez-nous!

Des Girondins!

Tu apprendras plus tard, mon enfant, ce qu'on entendait par ce mot-là. Sache seulement que c'étaient de pauvres gens qui s'enfuyaient de Paris, poursuivis, traqués par les Montagnards, c'est-à-dire par leurs ennemis.

— Malheureux! leur répondis-je, éloignez-vous au contraire. La chapelle est pleine de soldats. Si vous y entrez, c'en est fait de vous!

Ils eurent un moment d'hésitation. Mais un jeune homme pâle, tout mignon, qui s'appuyait sur le bras de deux de ses camarades, murmura faiblement :

— Marcher encore!... Je n'en peux plus... Allez, allez, mes amis, sauvez-vous et laissez-moi ici. J'aime mieux mourir!...

C'étaient des gens courageux ces Girondins, mon ami. L'idée d'abandonner le pauvre jeune homme ne leur vint pas un moment.

— N'y a-t-il pas un autre endroit que cette chapelle où nous pourrions nous reposer deux heures? me demanda celui qui m'avait déjà parlé.

— Rien que cette salle, lui répondis-je en m'écartant un peu. Mais la chapelle n'a pas d'autre issue que cette porte (je lui montrais la porte du fond) et c'est par ici que les soldats passent pour entrer et sortir. Qu'ils vous aperçoivent, et vous êtes perdus!...

Un grand découragement se peignit sur les traits du pauvre homme. Je t'ai dit que la nuit était claire et qu'on y voyait comme en plein jour.

— Adieu, citoyennes, fit-il simplement. La campagne est pleine de gens qui nous poursuivent. Priez pour que nous leur échappions!

Puis, se retournant vers ses compagnons :

— Allons! murmura-t-il.

Que te dirai-je, mon enfant? J'étais bouleversée. Cette détresse m'angoissait le cœur. Je comprenais tout ce qu'ils avaient souffert, tout ce qu'ils souffriraient encore. Je regardais leurs épaules courbées, leurs pieds meurtris. Assurément, en les laissant partir j'écartais tout danger pour nous, tandis qu'en les retenant je me faisais leur complice, je m'exposais et exposais mes deux compagnes. Oui! je comprenais tout cela. Mais que veux-tu?... La pitié l'emporta sur la prudence, une sorte de fièvre me prenait, et au moment où ils allaient s'éloigner :

— Écoutez, leur dis-je, il y aurait peut-être un moyen, un moyen bien hardi, bien téméraire...

Ils s'étaient rapprochés, anxieux. Derrière moi j'entendais les voix tremblantes de Mme Badouillet et de Mme Maréchal qui chuchotaient :

— Qu'est-ce qu'elle dit?... Qu'est-ce qu'elle dit?...

Mais peu m'importait. Je poursuivis :

— Au fond de la chapelle, au-dessus de l'autel, il y a le grenier à fourrages... Mais pour y arriver...

— Dites... Dites...

— ... Il faut suivre, tout le long du mur, un passage étroit, une sorte de corniche qui surplombe... et cela, juste au-dessus des soldats endormis. S'ils entendent le moindre bruit, si l'un d'eux se réveille pendant votre passage...

— Et qui nous conduira?

— Moi!

Je te l'ai dit, petit, j'avais la fièvre, je ne m'appartenais plus. J'agissais comme dans un rêve. Leur salut devenait mon seul but.

Ils se consultèrent un moment, un moment très court, pendant lequel Mme Maréchal ne cessait de me tirer par les jupes et de murmurer : « Mais tu es folle! folle! »

Oh! je me souviens de tout cela comme si j'y étais.

— Merci de votre dévouement, citoyenne. Nous acceptons!

Je leur laissai le passage libre, et ils entrèrent silencieusement, sur la pointe du pied. Ils devaient être une dizaine. Leur délabrement, leur fatigue, étaient extrêmes.

Je dis à mes deux compagnes d'aller faire le guet à la porte de la chapelle, et, sans perdre une minute :

— Vous voyez ces quelques marches qui mènent à la corniche? dis-je aux fugitifs. Je vais les gravir. Arrivée en haut, j'ouvrirai la porte de communication et je regarderai à l'intérieur de la chapelle. Si tout me paraît tranquille, si l'instant est favorable, je vous ferai signe. Vous monterez à votre tour et me suivrez tout le long de la corniche jusqu'au grenier à fourrages. Une fois arrivés — si Dieu permet que nous arrivions! — vous vous reposerez. Je viendrai vous chercher quand les soldats seront partis. Ils doivent s'en aller au petit jour... C'est bien compris, n'est-ce pas?

Cela fut dit à voix basse, rapidement, en moins de temps que je n'ai mis à te le conter. Dans ces moments-là, on vit double. Et puis, positivement, je me sentais comme soulevée de terre, comme poussée par une volonté supérieure. J'éprouvais pour ces hommes, inconnus quelques instants auparavant, une commisération profonde, un sentiment de protection qui me grisait, m'exaltait. J'aurais été capable, pour les sauver, de me jeter à la gueule d'un canon, de courir droit sur les baïonnettes... Je ne sentais plus mon corps. Mon âme seule agissait, parlait Et il me semblait, à moi grosse comme une puce, avoir tout à coup une énergie, une force extraordinaires. Mme Maréchal avait raison... J'étais folle, positivement.

Je montai les marches, entr'ouvris la porte et regardai.

Étendus les uns près des autres, la tête appuyée aux sacs, les soldats dormaient. Leurs corps noirs semblaient s'enchevêtrer sur les dalles blanches de la chapelle. Parfois, l'un d'eux s'agitait, se retournait, avec un grognement. Un murmure léger de respirations montait de ce fouillis humain. Dans les coins, les fusils se dressaient en faisceaux. Au dehors, le vent faisait rage, et tournait en pleurant autour de la voûte. Un rayon de lune, tombant d'une fenêtre latérale, éclairait un côté de la nef, tandis que l'autre restait dans l'ombre. C'est de ce dernier côté, heureusement, que se trouvait la corniche. Elle s'allongeait, étroite et mince, le long de la muraille, à une vingtaine de pieds au-dessus des dormeurs. A l'autre bout, la porte du grenier apparaissait vaguement comme une tache sombre. Pour y arriver, il suffisait de quelques secondes. Mais cela me semblait devoir être long, long, interminable...

A ce moment, j'éprouvai une terrible angoisse. L'exaltation de la première minute était tombée. Je me voyais face à face avec la réalité. Je comprenais toute la témérité presque enfantine du projet que j'avais conçu. Une envie folle me saisit de dire aux Girondins que le passage était impossible, que les soldats s'éveillaient, qu'il leur fallait fuir au plus vite... Mais j'eus honte de ma lâcheté, et, me retournant vers ces hommes qui me regardaient d'en bas, le front levé, les yeux inquiets, je leur fis signe de monter.

Ils m'obéirent, et bientôt le premier d'entre eux se trouva près de moi. D'un geste, je leur recommandai le silence... Comme s'ils avaient besoin de cette recommandation, les pauvres gens!... Puis je m'engageai sur la corniche.

Quel passage! Jamais je ne l'oublierai. Je me sens encore, m'avançant sur la pointe des pieds, frôlant de la main gauche la muraille froide, ma main droite battant le vide, — craignant à tout moment de perdre l'équilibre ou de heurter quelque pierre, quelques débris, dont la chute aurait réveillé les soldats, qui dormaient là, en bas, si près de nous... et derrière, derrière moi, je sens encore la présence muette de ces êtres qui me suivaient, risquant leur vie avec la mienne... qui, pareils à moi, semblaient glisser comme une suite de somnambules légers, retenant leur souffle, évitant le moindre faux pas, les yeux de chacun fixés sur celui qui les précédait, toute leur volonté tendue vers cette petite porte qui grandissait à mesure que nous nous approchions d'elle... Et c'était moi, moi qui les conduisais!

JACQUES NORMAND.

(Extrait des *Contes à Madame*).

(La fin au prochain numéro.)

ANECDOTE

Louis XV, parlant un jour au Dauphin de Mme de Pompadour dont la prodigalité coûta plus de cent millions à la France, s'extasiait sur la façon parfaite dont elle parlait l'allemand.

« C'est vrai, lui répondit en souriant le prince, mais on trouve qu'elle écorche furieusement le Français ».

Ce mot lui valut l'exil à Meudon.

Costume pour fillette de 10 à 12 ans. — Se fait en lainage uni gris fauve. La jupe s'ouvre en forme de redingote sur un devant soutaché; les bords sont soulignés d'un marabout de nuance assortie, lequel se retrouve au bas de la manche, au col et au corsage, où il dessine un V rentré sous une draperie fermant à droite dans une boucle ciselée. Le dos princesse est enjolivé d'une longue pointe soutachée, cernée d'un marabout descendant jusqu'à la taille. Devant du corsage en chemisette, soutachée comme le bas de la manche.

A ce numéro sont joints la Gravure coloriée 4867

Et le *Patron découpé* du Corsage sans pinces et taillé en biais de la 2e figurine de la Gravure coloriée.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

CRÈME AUX ORANGES

Quatre oranges, un citron, cinq onces et demie de sucre pilé, quatre œufs, une demi-once de gélatine. Exprimer le jus des oranges et du citron, mettre le sucre pilé, puis les quatre jaunes d'œufs; mêler le tout en y ajoutant les blancs battus en neige et la gélatine que l'on aura fait fondre et passer au linge. Mettre dans un moule et à la cave jusqu'au lendemain.

Pour sortir la crème du moule, le plonger dans l'eau froide.



Costume pour fillette de 10 à 12 ans.
De Madame Turle, 9, rue de Clichy.



DEVINETTES

Mots en triangle décroissants

1° Ville célèbre dans la guerre de Cent ans. — 2° Au sud de la France. — 3° Une ancienne poésie. — 4° Planche. — 5° Terminaison. — 6° Dans le sucre.

Fantaisie

Dans l'alphabet tu verras mon premier;
Dans l'alphabet tu verras mon deuxième;
Dans l'alphabet cherche mon dernier;
La cuisinière souvent se sert de mon entier.

Arithmétique amusante

Quel est le nom du saint que l'on peut écrire en quatre chiffres et comment faire?

Vers à terminer

Quand d'herbes la plaine est ... . ,
Si vous voyez sur les ....
Voler la demoiselle .....
Qui se perche au bout des .... ,
Laissez la créature .....
Se balancer dans l'air en ... ,
Enfants si vous cassiez son .... ,
Vous feriez pleurer le bon .... .

Ne troublez pas les nids de .....
Qui sont cachés dans les .... ;
Cette fauvette à la voix .....
Couve de joyeuses ....
A cette famille qu'elle .... ,
Qu'elle ne dise pas .....;
N'étouffez pas ce doux ..... ,
Vous feriez pleurer le bon .... .

Charade

Mon premier dans les bois sonne joyeusement.
On reçoit mon second avec contentement,
Personne sur ce point ne fera mon troisième.
Mon tout nous met parfois dans une gêne extrême.

SOLUTION DES DEVINETTES DU NUMÉRO DU 12 DÉCEMBRE

MOTS EN CARRÉ :

J U L E P
U L E M A
L E V I R
E M I L E
P A R E R

ANAGRAMME :

Rome — More — Saint-Omer — San-Remo.

ENIGME :

Le vin de Champagne.

DEVISES :

Charles-Quint (elle signifie : Toujours plus loin).

CHARADE :

Gui mauve.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Alcan-Lévy, Imprimeur breveté, 24 rue Chauchat.



Journal des Demoiselles

Modes de Paris — ET PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS — Rue Vivienne 48

Toilettes de Mlle THIRION Bd St Michel, 47 – Corsets de Mme EMMA GUELLE, 3 ple du Théâtre Français – Tissus nouveaux de la Mon ROULLIER Fres 27, r. du 4 Septembre – Veloutine FAY, 9, r. de la Paix – Chaussures de la Mon KAHN, 55, r. Montorgeuil.